

ÉMILE PETITOT

LA FEMME AUX MÉTAUX

LEGENDE NATIONALE

DES DÈNÈ COUTEAUX-JAUNES

DU

GRAND LAC DES ESCLAVES

(Canada Nord-Ouest)

« De plus on a trouvé de la poudre »
(Plein. 1911)

MÉTAUX

IMP. E. MARGUERITE-DUPRE, IMPRIMEUR, RUE DU TAN

—
1892

ÉMILE PETITOT

LA FEMME AUX MÉTAUX

LÉGENDE NATIONALE

DES DÈNÈ COUTEAUX-JAUNES

DU

GRAND LAC DES ESCLAVES

(Canada Nord-Ouest)

« In fines orbis terrarum verba eorum. »
(Psalm. xviii).

MEAUX

TYP. E. MARGUERITH-DUPRÉ, IMPRIMEUR, RUE DU TAN

1888

LA FEMME AUX MÉTAUX

LÉGENDE NATIONALE

DES DÈNÈ COUTEAUX-JAUNES

KLATIM KOTA TEBEHAN AG

1505 N. 1ST AVE.

1997-1998

277-1022 350 041 0440

12-17-78 2:30

LA FEMME AUX METAUX

Meaux. — Imp. E. MARGUERITH-DUPRÉ.

LA FEMME AUX MÉTAUX

LÉGENDE NATIONALE

DES DÈNÈ COUTEAUX-JAUNES

DU

GRAND LAC DES ESCLAVES

(Canada Nord-Ouest)

Par Émile PETITOT, Ancien Missionnaire.

Il est une nation peau rouge, dans le Territoire du Nord-Ouest canadien, qui se donne le nom d'Hommes, comme si, elle seule, constituait l'humanité.

Ce nom se rend, suivant les dialectes, par les mots *Dana*, *Danè*, *Dæna*, *Dènè*, *Dunè* et *Dindjiè*.

Des rivages de la mer de Béring ou des Castors, dans l'Alaska, elle s'étend, sans aucun mélange accusant un caractère de modernité, jusque sous le 54° de latitude nord où elle rencontre les tribus les plus septentrionales de la vaste nation Hilliné, appelée irrationnellement aigique.

Là, elle s'arrête, sans frontière bien déterminée. Mais, en descendant vers le sud, on rencontre encore de-ci de-là quelques colonies ou quelques débris épars qui s'intitulent *Dana* ou *Danè*. Tels sont les Sarcis, de l'Alberta et de l'Etat de Montana, les Umpkwes et les Hualpais de la Californie, les Nabajoes et les Apaches, du Nouveau Mexique et de l'Arizona.

En cherchant un peu, on découvrirait probablement plus au sud encore, parmi les restes des anciens Tolteques, des peuplades dané.

Ce peuple, venu de l'Asie par le Nord-Ouest et sorti de la mer, est descendu à travers l'Amérique du Nord en semant ainsi de partout des vestiges de son passage.

Quel est-il ? Quelle est son histoire ? Mystère. Mais chaque peuplade de la nation danite américaine prétend à une origine transcendante ou magique. Tchippwayans et Couteaux Jaunes disent être nés de l'union du premier homme avec une gelinotte des neiges, métamorphosée en femme pendant la nuit.

Les Dindjé reconnaissent pour mère la Femme du Jour ou du matin, fille du dieu Lune, et dont les enfants furent des gelinottes blanches, apparues avant tout commerce humain, puis ensuite changées en hommes.

Plus modestes, les Peaux de Lièvre et les Flancs de chien, se donnent pour les descendants d'une femme dané et d'un jeune sorcier de race Kollouche qui aurait joui de la faculté de se métamorphoser en chien noir, durant la nuit.

Les Doena de l'Alaska prétendent descendre du corbeau par deux femmes, souches des deux branches qui se partagent leur tribu.

Mais beaucoup de ces peuplades s'accordent à dire que, postérieurement à leur arrivée dans les déserts de l'Amérique septentrionale, elles furent visitées par une nation qui y introduisit les métaux et qui disparut ensuite comme elle était venue.

C'est cette légende que j'ai entrepris de développer dans ces pages.

I

J'ai publié dans mes *Légendes indiennes du Canada Nord-Ouest*, plusieurs versions de cette ancienne tradition. J'en donne ici la substance en un seul récit.

À une époque éloignée, les Esquimaux enlevèrent une femme dané et l'emmenèrent dans l'Ouest, au delà

de la mer, après lui avoir volé la tête pour qu'elle ne pût reconnaître sa route. Là elle fut mariée à un Esquimau dont elle eut un fils qui ne put lui faire oublier ses compatriotes ni sa patrie. Elle profita donc de l'occasion que lui offrit une fête nationale des Innuit pour leur dérober un *oumlak* ou barque de peau, et se sauver avec son enfant.

Ignorant de quel côté se trouvait son pays, cette femme se dirigea néanmoins vers l'Orient ; parce que, dans ces parages, la mer était peu profonde et toute couverte d'îles peu distantes les unes des autres. Elle voyagea d'île en île tout en cherchant sa subsistance. Lorsque les traversées ne pouvaient être effectuées en un jour, elle plantait une longue perche dans le fond sablonneux de la mer, y attachait sa bédare et campait sur ces flots pacifiques.

Elle atteignit de la sorte le continent oriental, c'est-à-dire l'Amérique du Nord, ignorant où elle se trouvait et où elle devrait aborder, lorsque un loup blanc (*Pété*) vint à sa rencontre, nageant devant l'esquif de la fugitive. Il accosta à l'embouchure d'un fleuve, puis se sauva dans les bois après avoir jeté à sa protégée un regard de pitié. La femme comprit alors que le loup blanc serait son bon génie, et elle le vénéra.

D'autres Déné, ceux d'Athabasca, ne relatent point ce voyage à travers l'archipel aléoutien. Ils disent que la femme erra longtemps au bord de la mer occidentale, en quête d'un passage par lequel elle pût retourner dans son pays. Sur ces entrefaites, le loup blanc s'approcha d'elle, puis, se dirigeant vers la mer, il entra résolument dans les flots et traversa un détroit, n'ayant de l'eau que jusqu'au ventre. Ce que voyant, la voyageuse suivit les pas de l'animal qu'elle reconnut pour son bon génie, et, ayant traversé le détroit à gué, elle aborda au rivage américain.

S'étant ensuite retournée, elle vit sur la mer comme une île, qu'elle prit pour un parti d'Esquimaux qui la poursuivaient. Mais ce n'était qu'un troupeau de rennes qui traversait aussi le détroit à gué.

» A cette vue elle se cacha, emmancha son aléné de fer d'une gaule, darda un renne au passage et le tua, ce qui lui procura une nourriture substantielle.

» Après s'être repue, ainsi que son enfant, elle boucana cette viande pour les nécessités du long voyage qui lui restait à faire. Mais, s'étant aperçue que le petit Esquimau la volait, elle l'abandonna sans pitié sur le rivage de la mer, et s'en alla seule dans les bois en remontant le fleuve qu'elle avait découvert.

» Tout à coup, sur les bords de ce fleuve, elle aperçut une haute montagne qui rendait des flammes. Cela lui donna à penser qu'il y avait un peuple campé au sommet. Elle gravit donc la montagne fumante, lorsqu'elle s'aperçut que c'était un métal rouge c'est-à-dire en fusion qui répandait la lumière et le feu qu'elle avait vus d'en bas.

» Etant repartie de ce volcan, la voyageuse éleva, par tout le pays où elle passa, de grosses pierres, comme des signes de son passage et des points de repère par lesquels elle pût un jour retrouver sa route.

» Elle arriva de la sorte chez des hommes qui la reconnurent pour une de leurs compatriotes et auxquels elle apprit qu'elle avait découvert, au bord de la mer, du métal rouge (1). Aussitôt la voyageuse retourna par trois fois à la mer occidentale, en compagnie de ces hommes, pour aller ramasser de ce métal. Eux la considéraient comme une femme céleste.

» Mais la dernière fois qu'elle fit ce voyage avec ses nouveaux compatriotes, ceux-ci lui firent violence ; de sorte qu'elle ne voulut plus les suivre dans l'intérieur. Elle s'assit à côté de son métal et ne voulut plus le quitter. En vain les Déné la conjurèrent-ils de les suivre. Elle n'avait plus confiance en eux et n'en voulut rien faire. Ils finirent donc par l'abandonner.

(1) *Tsantsané*, de *tsa-intsané*, castor-déjections ; parcequ'elles sont rouges comme le fer oligiste et le cuivre natif. Les Peaux-de-Lièvre l'appellent *sa-tson*, ours-déjections ; parcequ'elles sont également rouges.

» Cependant ces hommes retournèrent à la mer quelque temps après, et allèrent chercher du métal à la montagne enflammée. Ils trouvèrent que la femme aux métaux s'était enfoncée dans le sein de la terre jusqu'à la ceinture. Elle refusa encore de les suivre, ne se fiant plus à leur parole. Mais, comme elle aimait quelques-uns de ces gens-là, elle leur donna encore de son métal rouge.

» Elle leur dit aussi ces paroles : « Je fournirai de bon métal à ceux qui m'apporteront en présent de bonne viande. S'ils m'apportent du poumon de renne, ou du cœur, ou du foie, je leur donnerai, en retour, du fer qui a la couleur et la forme de ces viscères. Quant à ceux qui ne me feront que de méchants présents, ils ne trouveront ici que du métal cassant. »

» Etant encore retournés plus tard pour chercher du métal, ces hommes constatèrent, cette fois, que la femme s'était enfoncée dans la terre jusqu'au col. Sa tête seule sortait hors du sol. En cet état, les Tchippwayans lui donnèrent encore à manger, et ils trouvèrent en retour de bon métal. Mais la dernière fois qu'ils y retournèrent, la femme avait entièrement disparu dans les entrailles de la terre. En vain apportaient-ils leur plus belle viande, la femme s'était enfoncée si avant qu'elle ne leur donna plus rien. Depuis lors, on ne trouve plus de métal au bord de la rivière du Métal, dit-on.

« Cependant on voit encore aujourd'hui ces grosses pierres levées que la voyageuse avait disposées partout où elle avait passé. C'est par le moyen de ces signes que cette femme était parvenue à s'en retourner par où elle était venue. Et ce sont ceux des Déné qu'elle avait secourus et qui avaient abusé d'elle qui portent encore le nom de gens du Métal ou *Tra-tsan Ottiné*. »

Cette légende si curieuse, au point de vue ethnologique et géographique, me paraît être une variante très développée de celle que rapporte le baron Von Wrangell comme ayant cours chez les Kollouches,

Indiens riverains du Pacifique. Elle a été citée par MM. A.-L. Pinart et W.-H. Dall.

Cette légende fait disparaître dans le cratère du volcan Edgumbe, qui est situé près l'île de Sitka et du fleuve du Cuivre occidental, dans l'Alaska, une créature fabuleuse que ces Indiens appellent la Femme qui soutient le Monde. Ils prétendent qu'elle supporte le disque terrestre au-dessus des flots de l'océan, à l'instar du géant Atlas des Grecs, de l'éléphant des Hindous, de la tortue des Algonquins et du pivot des Danés.

Un ancien missionnaire des Tchippwayans de l'Isle à la Crosse, devenu évêque, avait donné, dès 1851, une autre version de la même tradition, que je recueillis également au lac Froid, en 1879.

Il y est dit « qu'au temps des géants, l'un d'eux, se promenant sur les bords de la Mer Glaciale, fit la rencontre d'un autre géant, lui livra un combat acharné, et en aurait été défait si l'homme qu'il protégeait n'eût secouru son bienfaiteur en tranchant le nerf de la cuisse au mauvais géant, ce qui en détermina la chute. Son grand corps tomba en travers de la mer, de manière à faire un pont entre les deux continents. Sur ce pont, eurent lieu les migrations périodiques du renne.

« Plus tard, une femme étrangère entreprit aussi ce voyage par-dessus le pont. Elle arriva de l'Occident après plusieurs journées de marche et fut très bien reçue des Dénés, parce qu'elle leur apportait du fer et du cuivre. Elle fit même plusieurs voyages; mais, ayant été outragée par ceux dont elle était la bienfaitrice, elle s'enfonça sous terre avec son trésor, et dès lors les immigrations cessèrent. »

Le narrateur assure que, de son temps, « les Esquimaux de la baie d'Hudson possédaient la même tradition et ajoutaient que les rennes seuls avaient continué à franchir le passage depuis la disparition de la femme aux métaux. Et toutefois, qu'avant l'arrivée des Euro-

péens parmi les Déné, ces Indiens n'avaient déjà plus de métal; mais qu'ils le connaissaient et se rappelaient en avoir perdu l'usage à une époque assez rapprochée (1).

Ces données sont pleinement corroborées par celles que le savant Dr H. Rink envoya au Congrès de Nancy, en 1875, et par lesquelles il constate que les Groënlандаis eux-mêmes possèdent la même légende populaire. « Il y est parlé d'une femme étrangère qui faisait de fréquents voyages entre le continent américain et le Groënlând; puis d'un voyage que les Groënlândais entreprennent en pays lointain pour se procurer des couteaux de métal (2). »

Le nom porté par les Déné Couteaux-Jaunes, la proximité où ces Indiens étaient des tribus esquimaudes du littoral de l'Amérique, tant à l'ouest qu'au nord et à l'est, prouvent qu'il s'agissait effectivement d'objets en cuivre ouvré et principalement de couteaux, ainsi que le dit la tradition (3), et non pas seulement d'un peu de cuivre natif, comme le pensait, au Congrès, l'interprète du Dr Rink, M. le professeur Waldemar Schmidt.

Mais il faut que cette tradition soit déjà bien ancienne, pour que de l'Amérique elle ait pu pénétrer au Groënlând, que les Inuits occupent depuis le XIII^e siècle.

Les Djindjié ne possèdent pas la tradition de la découverte du métal ni des migrations de l'étrangère. Mais ils nomment *Intsi Dindjich*, hommes du métal, la peuplade la plus voisine de la mer des Castors. Je crois que ce sont les Dana Atnans, qui habitent les bords du fleuve du Cuivre. On appelle aussi ces Indiens Couteaux-Jaunes, comme ceux du grand Lac des Esclaves.

Cependant les Dindjié possèdent un récit fort peu

(1) Mgr A. Taché. Lettre à sa mère, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, 1851.

(2) Congrès de Nancy, 1875. T. II, page 188.

(3) Dr H. Rink. *Tales and Traditions of the Eskimo*. London 1875. Page 109. Légende *Kumagdlat et Asatok*.

légendaire, dans lequel il est fait mention de deux frères de race rouge qui s'égarèrent sur mer et furent recueillis par des étrangers qui voyageaient dans une vaste pirogue et trafiquaient parmi les nations. Dans la compagnie de ces navigateurs, ils commercèrent tour à tour avec des hommes de toutes les couleurs; puis, arrivés à l'embouchure d'un fleuve qui vient de l'Orient, sur le continent américain, ils reconnurent des compatriotes dans le peuple de la terre, se fixèrent en ce lieu et donnèrent naissance à la nation dindjilé(1).

Avant d'en venir à la discussion critique et scientifique de ces intéressantes légendes, je dois en rapprocher deux autres qui me sont fournies, l'une par les Japonais, la seconde par les Tripolitains de Mòritanie.

« Aussitôt que le monde fut sorti des eaux, raconte la tradition asiatique, une femme vint habiter la plus belle des îles du Japon, qu'occupe aujourd'hui la race Aïno. Elle était arrivée sur un navire poussé par un vent propice d'Occident en Orient. Amplement munie d'engins de pêche et de chasse, elle vécut plusieurs années heureuse, dans un jardin magnifique qui existo encore, mais dont nul mortel ne connaît l'emplacement.

« Un jour, au retour de la chasse, elle alla se baigner dans le fleuve qui séparait son domaine du reste de l'univers. Ayant aperçu un chien qui nageait vers elle avec rapidité, elle sortit de l'eau pleine d'effroi. Toutefois, le chien la rassura, lui demandant la permission de rester près d'elle pour lui servir de compagnon et d'ami. Elle se laissa persuader, et de leur union naquit le peuple Aïno (2). »

Je dois rapprocher de cette légende celle des Déné-Peaux-de-Lièvre, intitulée le Petit-Batelier; où il est dit « qu'un jeune Déné découvrit à l'Ouest, sur mer, une

(1) Emile Petitot. Dans la *Revue de philologie et d'ethnographie*. Paris, 1875. Janvier. Page 201.

(2) Rodolphe Lindau. *Voyage autour du Japon*. Paris, 1864. Chap. V, page 99. Cité par M. de Charencey.

île où se trouvait une femme fort belle ; mais que ses compatriotes furent incapables de l'atteindre (1). » Les Chaktas Muscogulches en disent autant. Il est probable que, dans ces femmes, il faut voir l'emblème de quelque nation asiatique plus blanche que la généralité des Déné et dont ils auront reçu la visite.

Je ne puis que rapporter de mémoire la légende môtanienne qui est d'origine punique. « Elle fait mention d'une femme voyageuse, superbe, magnifiquement parée et fort riche, qui visita leur pays à une époque reculée. Elle arriva par mer, montée sur un gros poisson noir. Elle et son poisson entrèrent dans le fleuve Bagrada qu'ils remontèrent tant qu'il fut navigable. Alors la voyageuse mit pied à terre et entra en pourparlers avec les habitants. Le jeune roi du pays lui fit des offres de mariage, et les choses se passèrent pour le mieux pendant un certain temps. Mais, finalement, les farouches habitants du pays pourchassèrent la voyageuse à coups de pierre et la contraignirent de remonter sur son poisson, par le moyen duquel elle regagna la haute-mer d'où elle ne revint plus (2). »

II

Du temps de l'explorateur Hearne, c'est-à-dire en 1771, les Couteaux-Jaunes ou Gens du Cuivre (3) chassaient jusque sur les bords d'un fleuve tributaire de la Mer Glaciale, à l'Ouest du Mackenzie et du Grand Lac des Ours, auquel ils donnaient le nom de *Tsantsanê Dessé*, rivière du Métal. Ils plaçaient sur les bords de ce cours d'eau le théâtre de la légende que je viens de rapporter en premier lieu. C'est pourquoi Hearne nomma ce fleuve *Copper-mine River* ou rivière des Mines de Cuivre, bien que, dans la légende déné, il s'agisse seulement de métal en général.

(1) Emile Petitot. *Légendes indiennes du Canada Nord-Ouest*, page 236.

(2) Schott. *Tour du Monde*, 1861, pages 79 et 80.

(3) *Les Copper Indians* des Anglais.

Toutefois, on n'a jamais trouvé ni fer ni cuivre le long de la *Tsantsané Dèssé*. Il ne s'y trouve pas non plus de volcan, mais seulement des fumerolles causées par des schistes pétroleux en combustion.

Tous les détails de la légende nationale des Couteaux-Jaunes s'accordent à placer la scène des migrations de la Femme aux métaux sur les rivages de la mer de Béring où j'ai dit qu'il existe, en effet, une autre rivière du Cuivre, la *Copper-mine river* qui longe les monts Castors, si riches en volcans en activité; et d'autres Couteaux-Jaunes, les Dana Atnans.

L'embouchure de ce fleuve du Cuivre occidental, avoisine la grande île Kadiak, dont les habitants Esquimaux se disent descendre du chien, la presqu'île Ounalaska et le chapelet des Aléoutiennes. Ce précis géographique est corroboré par la légende kollouche, qui désigne jusqu'à la montagne dans laquelle s'enfouit la voyageuse, le volcan Edgumbe, près de l'île gouvernementale de Sitka. Enfin les Kollouches aussi bien que les Atnans faisaient usage des métaux, lors de l'arrivée des navigateurs européens.

Admettons donc que les Déné Couteaux-Jaunes, du grand lac des Esclaves ou gens du Cuivre, ne sont qu'une fraction et une colonie des Dana gens du Cuivre de la mer des Castors, immigrée d'Occident en Orient, à une époque déjà éloignée; admettons que ces Indiens ont transporté sur les bords de la rivière du Cuivre, de Hearne, en le symbolisant, un fait d'immigration qui eut lieu originellement sur les bords de la mer de Béring. Ne cherchons donc plus à la mer Glaciale ce qui ne s'y trouve point.

Première conclusion.

On a dénié aux peuples sauvages la faculté d'idéaliser, de symboliser la divinité, les éléments, l'histoire d'un peuple ou leur propre nationalité. Cette assertion n'est nullement applicable aux Américains du Nord-Ouest. Mes Traditions indiennes le prouvent amplement.

Ici il est presque superflu d'affirmer que la Femme aux métaux et voyageuse n'est autre chose que la personnification d'une nation introductrice des métaux ouvrés, en Amérique. Les Déné la prirent pour une femme céleste ; elle n'était donc point de race déné, ainsi que le dit la légende en se contredisant elle-même. Plusieurs peuplades la reconnaissent même pour étrangère.

Elle apporta aux Déné des métaux inconnus, qu'elle ne leur donna que contre une compensation en nature ; c'était donc une nation de marchands, de trafiquants.

Elle éleva sur son passage des points de repère qui lui permirent de retracer ses pas vers la mer occidentale ; elle n'avait donc point l'intention de demeurer toujours avec les Déné, et ceux-ci n'étaient point ses compatriotes.

Elle fait trois voyages seule, et autant en compagnie des Déné ; il s'agit donc des migrations périodiques d'un peuple.

Elle refusa de retourner dans l'intérieur du pays, demeura au bord de la mer de Béring, et finit par y disparaître en s'enfonçant progressivement dans la terre ; preuve que les migrations asiatiques par Béring ou les Aléoutiennes cessèrent graduellement.

Je possède d'ailleurs une excellente preuve du symbolisme de cette femme émigrante et céleste : C'est que, lors de mon arrivée dans le Bas-Mackenzie, j'y trouvai les Déné imbus de la persuasion que la Compagnie de la Baie d'Hudson était, elle aussi, une Femme aux métaux qui envoyait ses serviteurs aux Déné pour distribuer des armes et des ustensiles, des munitions de chasse et autres objets, à condition qu'on ne la laisserait point manquer de nourriture ni de fourrures chaudes, ainsi que cela était arrivé à la première femme de leurs souvenirs.

Que l'on ne me dise pas, cependant, que les Déné ont voulu symboliser, dans cette légende, la Compagnie russe qui devança les Yankees dans la possession de l'Alaska. Cette Compagnie existait encore en Amé-

rique lorsque je recueillis les légendes danites, lorsque les Tchippwayans m'apprirent la disparition ancienne de la Femme aux métaux au sommet d'une montagne embrasée.

Les Russes eux-mêmes trouvèrent cette tradition répandue sur les rivages de la mer de Béring, lorsqu'ils y abordèrent, comme d'autres navigateurs la recueillirent au Groëland et à la baie d'Hudson.

Il n'y a pas jusqu'aux Danites Nabajoes, du Nouveau Mexique, qui révèrent cette femme céleste tout en reconnaissant que ce sont eux-mêmes qui, des rivages de la mer occidentale, d'où ils sortirent au nombre de *dix hommes*, sept rouges et trois blancs, parvinrent jusqu'aux confins méridionaux du Continent septentrional, en laissant de partout des colonies et des traces de leur passage (1).

D'ailleurs, en supposant contre toute évidence qu'il s'agirait ici des Russes ou même des colonisateurs chinois du Fou-Sang, il resterait toujours à expliquer l'analogie de cette tradition américaine avec celles des Japonais et des Môritaniens; ce qui ne se peut qu'en admettant l'identité de la nation symbolisée, sur les trois continents, par cette femme voyageuse.

Si les Déné avancent qu'ils reconnurent cette étrangère pour leur sœur, ainsi que les Chanes-Votanides le disent des Tséquils ou Nahuatlaques (2), c'est qu'elle devait se rapprocher d'eux par le type, la couleur, la langue, le lieu de leur origine, les localités qu'elle avait parcourues.

Elle était supérieure aux Déné par ses richesses, ses connaissances nautiques, son industrie métallurgique; mais non point en nombre, puisque les Déné la contraignirent de se réfugier et de s'enfermer dans ses comptoirs du littoral, après l'avoir outragée, dans l'intérieur des terres.

(1) W. W. Davis, attorney, *New-Mexico and his people*. New-York, 1857.

(2) Comte de Charencey. *Le Mythe de Votan*.

M'objectera-t-on que la femme voyageuse symbolise le peuple *énak* ou esquimau occidental ?

Cette supposition ne peut soutenir l'examen, si l'on considère que la belle voyageuse avait souffert de la violence des Esquimaux avant d'être opprimée par les Danites ; qu'elle préféra fuir dans les déserts orientaux que de demeurer en la compagnie des Esquimaux ; que dans ce but elle n'hésita point à abandonner, sur le littoral, l'élément énacide qu'elle s'était assimilé par l'union forcée que ce peuple violent lui avait imposée.

De plus, les *Innoït* ou Esquimaux orientaux avouent que cette voyageuse était une étrangère et qu'ils habitaient déjà l'Est lorsqu'elle aborda aux rivages occidentaux de l'Amérique, d'où elle les visita également. Enfin, si les Esquimaux orientaux avaient connu et possédé les métaux, ils n'auraient pas entrepris eux-mêmes de longs voyages dans l'intérieur du continent pour se procurer des couteaux de métal chez les Déné Couteaux-Jaunes.

Les offrandes votives que les Dané continuèrent à apporter à cette créature céleste, dans le cratère du volcan où elle disparut, sont une preuve que ce peuple lui attribuait le pouvoir de les transmuier en métaux, et qu'ils conservèrent longtemps encore l'espoir de déterminer par ces offrandes le retour d'immigrations, de visites, qui, malheureusement pour eux, ne devaient plus se répéter.

Mais que signifie cet enfouissement dans le cratère d'un volcan, si ce n'est le symbolisme de la submersion de la portion occidentale du continent américain, comprise entre la longue presqu'île Ounalaska et celle de la Californie, par suite d'une éruption volcanique violente et générale, qui mit fin aux flots de l'immigration ?

A la vérité ce n'est là qu'une hypothèse ; mais est-elle insoutenable ? On sait, d'après Elie de Beaumont, que le grand bourrelet américain qui se replie à travers l'Alaska, pour passer dans l'Asie centrale, qu'il

traverse ensuite jusqu'au Taurus, boursicot éminemment volcanique, « présente des caractères frappants de nouveauté relative. » (1).

Une foule de traditions dèné, dindjilé, kollouche et de la nouvelle Espagne, font mention d'un *changement de la terre* qui aurait eu lieu dans le nord-ouest, et de quelque chose qui aurait surgi de l'Océan pacifique.

La Pérouse a observé que toute cette côte est précipiteuse ; que les montagnes y plongent à pic dans la mer et semblent manquer, de ce côté, du contrepoids qu'offre dans l'Est la vaste étendue du plateau américain.

Nous aurions donc, de la sorte et même en Amérique, un souvenir traditionnel de la disparition de l'Atlantide de Solon. Cette théorie concorde, non seulement avec les suppositions de Ptolémée et d'Hipparque, citées par Châteaubriand (2), mais surtout avec les traditions polynésiennes qui attribue à *Pélé*, déesse des volcans et du feu souterrain, la disparition de la grande terre d'Havalki, patrie première des Kanaks, laquelle était située à l'Orient des archipels océaniques, c'est-à-dire en Amérique ; cette *Pélé* qui causa leur malheur, en leur donnant, en échange de leur belle patrie orientale et primitive, une poignée de rochers et d'atôles dispersés au milieu de l'Océan. Lorsqu'on célèbre ses fêtes, la prêtresse jette dans le cratère du volcan de *Kérouia*, aux îles Hawaï, de la nourriture et des habillements, et, dans tous les temps, on met souvent des aliments devant sa statue (3). Cela ne rappelle-t-il pas le souvenir des offrandes des Danés américains au volcan du mont Saint-Élie ?

A la vérité, dans la légende dèné, la femme au volcan n'est point nommée *Pélé* ; mais *Pélé*, le loup-blanc,

(1) F. S. Boudant. *Cours de Géologie*. Paris 1872.

(2) Préface du *Voyage en Amérique*, page 109.

(3) Odolan Desnos. *Mythologie pittoresque*. 1836. Paris. Lavigne, page 498.

l'accompagne et la guide, comme Anépou accompagnait Isis.

En grec, *Pel* signifie mouvement, déambulation (1). De là le nom de la mer, *Pelagos*, et celui des *Pélasges*, peuple mélangé, voyageur et foncièrement nomade. Nous avons, dans ce même mot, la racine du nom du loup, en dènè du nord, *Pélé*; c'est-à-dire l'animal vagabond par excellence. Et l'on comprend maintenant pourquoi les Latins, peuple pélasgique, prétendaient descendre du loup. Telle est aussi l'origine d'une partie des Kollouches, peuple riverain du Pacifique, et des Dènè du nord.

Dans la mythologie grecque, nous trouvons sur Argo, le navire parlant et animé qui remplace le gros poisson noir des Mòritaniens, et parmi les premiers Pélasges tels que Hercule, Thésée, Orphée et autres, nous trouvons, dis-je, *Pélée*, dieu du feu souterrain, juge des enfers et époux de l'océanide Thétys, aux noces duquel les Muses prédirent la ruine de Troie, et la Discorde jeta sa pomme.

Dans la Bible, — texte hébreu, — *Pélé*, qui signifie admirable, excellent, choisi, séparé, est le nom que prennent les Esprits célestes, messagers de la Divinité. « *Quid quæris nomen meum quod est I...é (mirabile)* », dit l'ange à Manué (2).

Or, chez les Dènè du nord, partout où le loup blanc, *Pélé*, joue un rôle cabalistique quelconque, il tient la place des génies psychopompes ou conducteurs d'âmes : celle de protecteur et de défenseur. C'est l'Anépou de la mystique égyptienne, à cette différence près qu'il est blanc au lieu d'être noir. Aussi, la noire *Pélé*, qui châtie les Kanacs et les prive de leur patrie, devient-elle ici le blanc *Pélé* qui protège et conduit la nation mystérieuse sur la terre d'Amérique. Les dieux des uns sont les démons des autres.

Une particularité que je trouve d'un égal intérêt à

(1) De Mirville. *Des Esprits*. T. V. page 137.

(2) Juges XII. V. 8.

celle de l'introduction des métaux en Amérique, et qui est tout aussi mystérieuse, est l'érection de ces grandes pierres, *thé tchôr nadashédhii*, véritables menhirs, trilithes ou kisthavens, que la nation voyageuse disposa sur sa route comme des signes de son passage.

J'avoue que c'est la seule tradition recueillie par moi en Amérique qui fasse mention de monuments cyclopéens. Mais Votan rapporte qu'il laissa sur son chemin des signes de son passage sur la terre des *Serpents* ou Chivim, en Amérique. Les Nabajoes en disent tout autant.

Il faut probablement entendre par là les *mounds*, les *tumuli*, les *téocalli*, les ruines de temples et de villes, dont l'Amérique centrale et le Mexique sont couverts. Ces signes, que possède la terre des Serpents méridionaux, les *Chanes*, nous sont connus.

C'est aussi chez les Serpents asiatiques, les *Chans* rouges ou blancs, que l'on a découvert des monuments mégalithiques. Qui oserait assurer qu'il n'en existe point dans les vallées des Montagnes Rocheuses, des monts Wrangell et Castor, alors que dans toute l'immense vallée du Rio Colombia, pays des Serpents septentrionaux américains, les *Chochones*, on ne voit, que ruines de villages anciens et monuments énigmatiques ?

Un voyageur américain déjà cité, M. W. H. Dall, assure que l'on trouve des monuments mégalithiques, tels que menhirs et trilithes chez les Esquimaux-Souffleurs, les Tuskis de Hooper, qui habitent les rivages asiatiques du détroit de Béring, de même qu'on en a rencontré chez les Khassias de l'Himalaya, les Nairs de Malabar, et dans les déserts de la Môritanie.

III

Oserai-je nommer maintenant la nation voyageuse et nautique qui introduisit les métaux en Amérique, à une époque éloignée, en y abordant par l'Alaska ?

« *Hic tenebrarum est locus.....* »

J'avoue que si je ne me sers que de la seule tradition dénée, cette identification est tout à fait impossible et que la recherche en est oiseuse. A tout hasard on pourrait désigner un peuple quelconque sans jamais parvenir à tirer de cette légende une preuve convaincante, sans y asseoir une théorie certaine.

Mais si j'en rapproche par analogie la tradition môtanienne citée par M. Schott, l'hypothèse se colore assez fortement de vérité pour se changer en une très forte probabilité, sinon en certitude.

Dans cette légende également, la nation civilisatrice est symbolisée sous la figure d'une femme riche. Elle arrive par mer sur des vaisseaux que représente le grand poisson noir ; elle entre dans les eaux d'un fleuve et le remonte tant qu'il est navigable. Accueillie avec joie par les naturels, elle pactise avec eux, leur fait part de ses trésors ; puis elle en est insultée, attaquée et repoussée. Elle remonte alors sur ses navires et part pour ne plus revenir. Voilà ce que cache un apologue que l'on dirait calqué sur celui des Danites américains.

Voyons maintenant ce que raconte la fameuse stèle de Tanger. Quelque éloignée que soit cette ville de la Tunisie, elle faisait cependant partie de la Môtanie d'antan :

Les Hévéens ou *Chivim*, c'est-à-dire les Serpents palestins et puniques, pourchassés par Josué et fuyant devant ses armées victorieuses (1), se confièrent à leur dieu national Dagon, le poisson-illuminateur, et s'en allèrent par mer fonder un autre royaume dans la Môtanie ou pays de la mer (*al môr*) où ils devinrent le peuple carthaginois, et plus tard les Môres, ou gens de la mer, qui conquièrent l'Espagne et envahirent une partie des Gaules.

Mais ce peuple punique et solaire ne se contenta point des plages africaines. Elle n'y laissa qu'une de

(1) Paul Gaffarel. *Les Phéniciens en Amérique*,

ses nombreuses colonies. L'histoire nous la montre parcourant toutes les mers, explorant tous les rivages, recherchant avidement tous les produits étrangers alors connus. Aux îles Britanniques elle va demander de l'étain, à la Baltique de l'ambre, aux Asturies, au Morvan, du cuivre, au Caucase du sel gemme, à Ophir, ce pays des Serpents, de l'or, des paons, de l'ivoire et des singes.

Partout où elle passe elle laisse des colonies et des comptoirs ; partout elle élève ces mêmes *signes* de son passage qui lui servent de points de repère ou de ralliement : dolmens, menhirs, karnacs, kromleachs, kisthovens, allées de fées, tumuli et mounds. Bhills et Kallars dans l'Inde, Gallas et Hallani en Afrique, Galls, Kells, Héliènes en Europe, Khills, Khillini, Hilliné en Amérique, etc., cette race entreprenante, colonisatrice et marchande, trouve des colonies sémites déjà établies. En Irlande, ce sont les *Danans* venus de la Grèce, *Dánai*, (1) en Scandinavie, les *Dans* ou *Danes*, accourus de la Médie ; en Bretagne, les *Dens* auxquels elle se mêle, en Ecosse, les *Dènes* également sémites. Enfin en Amérique, cette race pélasgique retrouve encore les *Dané*, les *Dana*, les *Dène* et les *Dindjé*, tous noms signifiant Hommes. « *Dán fluet largiter de Bazan.* »

Dans les deux hémisphères l'histoire de la race pélasgique est la même. Accueillie en amie, joyeusement, cordialement, à cause de ses richesses, de la communauté du même berceau, reconnue pour sœur et compatriote ; parce qu'elle vient de ces plages et de ces campagnes de l'Asie mineure, tant aimées de l'une et de l'autre, la race pélasgique et solaire est ensuite maltraitée et repoussée par l'élément danite et lunaire qui la chasse hors du pays, probablement à cause de son immoralité proverbiale. Cependant, en plusieurs lieux, la race de Cham parvient à s'implanter et à dominer les premiers habitants ou tout au moins à se mêler à eux.

(1) D'Arcy Mac-Gee. *History of Ireland*. Préface.

C'est de l'histoire, mais elle se perd sur les confins vagues et mal définis des âges préhistoriques. C'est de l'histoire, mais une histoire dont les documents sont légendaires. Seule, l'analogie qui existe entre les traditions des peuples pélasgiens, les plus distants et les plus disparates nous est une garantie que nous sommes dans le vrai. Les moindres détails y concourent d'ailleurs.

Tel est ce grand poisson noir, ce dauphin des Mœurs de Barbarie, symbole du vaisseau qui introduisit dans le fleuve Bagrada les Pélasges puniques, lesquels devaient bientôt fonder Carthage, Hadrumète, Utique et Hippone. Nous le retrouvons avec le même caractère véhiculaire dans toutes les contrées où la même race a pénétré.

Le type lui en était fourni par *Dag-On*, le poisson-dieu, dieu tutélaire, guide et législateur des Pélasges de la Phénicie. C'est un cheval marin qui introduit les Kelts dans l'*ar môr* ou pays de la mer, l'Armorique; c'est une licorne marine qui guide les Galls et les Erses de l'Espagne et de la Mûritanie vers les rivages de l'Ecosse et d'Erin-la-Verdoyante; c'est un espadon qui dirige les Tséquils au Yucatan; c'est un *Pisciskiu* ou poisson cornu qui transporte à travers les mers Ayatç, l'ancêtre des Hilliné, en Amérique; c'est d'un Cachalot que descendent certaines peuplades Kollouches; c'est un Dauphin qui est le père des Esquimaux occidentaux comme des Groënlandais (1); c'est un castor géant qui engendre les Esquimaux à labrets comme les Bretons; c'est le navire parlant *Argo* qui porte les premiers navigateurs pélasgiques, prédécesseurs des Hellènes, dans la Colchide, à l'orient du Pont-Euxin.

En résumé, la légende de la Femme aux Métaux n'est donc que le souvenir affaibli et symbolisé de l'arrivée et des immigrations en Amérique des Pélasges, mélange de Grecs, de Lydiens, de Cariens et de Péniciens; peuple essentiellement explorateur et colonisa-

(1) *Kraladlit* signifie également Balouga, Dauphin, Marsouin, Cochon de mer et Baleine blanche.

teur. S'il a laissé son emblème, le *Phénix*, à Crète comme à Tyr, on l'a retrouvé en Chine sous le nom de *Phang* ou *Fang*, et au Japon sous celui de *Foô*. Je ne suis même pas éloigné de croire que l'île enchantée de *Panchaea* des Anciens « où le Phénix bâtissait son nid sur l'autel du soleil » n'était autre que l'Amérique avec son antique royaume de *Palanché* ou Palanqué, dans les temples desquels ont été trouvées de singulières sculptures d'oiseau mystique.

Mais, en pénétrant sur le continent colombien, Cham et Japhet, alliés et amis, y trouvèrent implantés, comme dans les Bretagnes, comme en Irlande, en Scandinavie et ailleurs, des descendants de la race de Sem, les Danites.

« *Dan fluet largiter de Basan* » (1).

ÉMILE PETITOT,

Curé de Mareuil-lès-Meaux.

Mareuil-lès-Meaux, le 23 avril 1888.

(1) Envoyé à M. le Dr E. Hamy, le 9 mai, pour sa Revue ethnographique.